

Gunnar GUNNARSSON
L'Oiseau noir
[Les deux premières pages]

Que le Seigneur bénisse tous les braves gens qui liront ces pages, comme je les bénis, moi, indigne chapelain de l'église Saurbaer de Raudasandur, dans le district de Bardaströnd.

Ce samedi, veille de Toussaint, en l'an de grâce 1817, il a plu au Seigneur de nous éprouver douloureusement en rappelant à lui notre fils Hilarius, âgé de quinze ans. Avec lui ont péri, à notre grande désolation, cinq autres fidèles serviteurs de Dieu. La barque avec laquelle ils étaient allés pêcher a été retrouvée sur la grève : elle était vide.

Seigneur, daignez accorder votre miséricorde aux morts, comme vous accorderez votre protection aux vivants, si durement éprouvés. Daignez aussi secourir votre humble serviteur afin que demain, jour de Toussaint et vingtième dimanche après la Trinité, je puisse remplacer dignement mon honorable pasteur, empêché par la maladie. Que mon cœur, Seigneur, soit plein d'allégresse et de piété lorsque, devant tous ceux qui compatissent et devant la communauté paroissiale, je prêcherai, comme le devoir me l'impose, le texte sacré de ce jour, Math. 5 : Jésus console ceux que Dieu éprouve.

Lorsque Amor Jonsson, paysan bien considéré de Haenuvik, l'oncle de ma chère épouse Olöf, était venu nous avertir, tout consterné, que la barque seule était rentrée, mon épouse avait dit : « Mes faibles forces sont impuissantes devant celles des mers et des tempêtes. Mais qu'on ait trouvé mon fils Hilarius comme un jeune chien noyé crie cependant vengeance !

— De qui voudrais-tu donc te venger ? demanda le respectable Amor Jonsson.

Mais moi, l'époux, je connaissais son cœur impétueux dans la joie comme dans la douleur. Je savais que ces paroles amères n'étaient inspirées que par l'excès de sa douleur insupportable. Je dis :

— Le silence est ce qui convient.

Et nous nous tûmes.

Je ne vis pas de larmes dans les yeux de mon épouse, mais une lueur froide, qui évoquait la mort. Et ce regard me fit mal.

Et son oncle... Pour la première fois, je voyais en lui un pauvre homme qui n'avait rien de surhumain. Je remarquai sa barbe noire qui grisonnait déjà, et son regard habituellement clair et lucide se troubla lorsque, après un silence douloureux, il murmura à sa nièce :

— Essaye de pleurer, mon enfant.

C'est alors qu'Olöf, Olöf la jeune comme on disait chez elle à Keflavik - pour la distinguer de Madame Olöf, sa mère -, se leva et répondit :

— Mes larmes sont pour le Seigneur. C'est lui qui les recevra toutes.

traduit du danois par J. Dorende, traduction revue
par Gérard Lemarquis et María Gunnarsdóttir
© Éditions Arléa, 1992